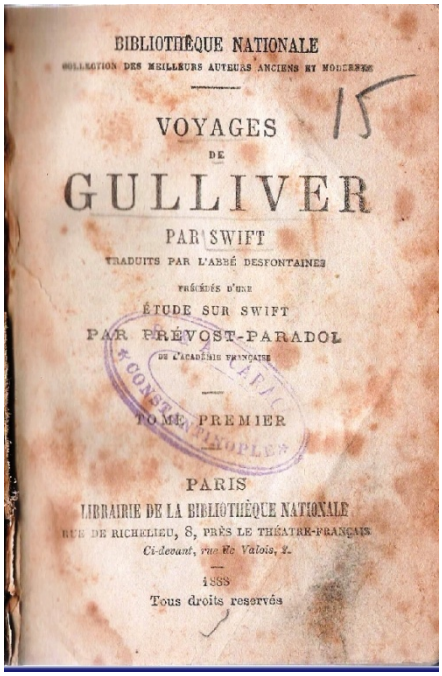
Volkam Family Library & Collection

Digitized by Alexandre Volkam

2015



Not For Commercial Use

By Prevost Paradol - Jonathan Swift Sa Vie et ses Oeuvres , Small biographic publication of Prevost – Paradol from the book : Jonathan Swift – Voyages de Gulliver , 3th Edition 1888. Tome Premiere . PP 7 – 55.

***

Terms and Conditions

The Volkams Library provides access to digitized documents strictly for noncommercial educational, research and private purposes and makes no warranty with regard to their use for other purposes. Some of our collections are protected by copyright. Publication and/or broadcast in any form (including electronic) requires prior written permission from the Volkam's Library. Each copy of any part of this document must contain there Terms and Conditions. With the usage of the library's online system to access or download a digitized document you accept there Terms and Conditions. Reproductions of material on the web site may not be made for or donated to other repositories, nor may be further reproduced without written permission from the Volkam's Library For reproduction requests and permissions, please contact us. If citing materials, please give proper attribution of the source.

Contact:

vkmbooks@gmail.com , www.avolkam.com

JONATHAN SWIFT

SA VIE ET SES ŒUVRES

La révolution de 1688, consécration du gouvernement constitutionnel en Angleterre, eut longtemps, dans le pays et en Europe, des adversaires redoutables, dont l'avénement de la maison de Hanovre put seul détruire les dernières espérances. Le respect de la nation pour la loi avait soutenu Jacques II trois années malgré lui-même, et l'Angleterre, poussée à bout, l'avait moins renversé qu'elle ne l'avait laissé tomber. Aussi, les partisans de cette maison malheureuse virent-ils avec joie succéder à Guillaume une reine qui pouvait, en laissant la couronne à son frère, accomplir pacifiquement une restauration nouvelle, qu'on s'engageait à rendre sage et qu'on espérait rendre durable. D'un autre côté, l'avénement de la reine Anne, à l'exclusion du prétendant, paraissait à la ferme sagesse des whigs la conséquence légitime de la révolution et une garantie suffisante des libertés publiques. Les tories enfin espéraient beaucoup d'une princesse amie déclarée de l'Eglise établie, et plus favorable au maintien de la prérogative royale qu'au développement du gouvernement parlementaire. C'est aux destinées de ce parti qui, maître des dernières années de la reine Anne, se jetant entre l'Europe et la France, permit à Louis XIV de mourir en paix, et qui, se laissant entraîner du côté

où il penchait, faillit rappeler les Stuarts ; c'est aux luttes ardentes de ce parti contre les défenseurs de la liberté religieuse et contre les promoteurs ambitieux de la liberté politique qu'est demeuré attaché le grand nom de Jonathan Swift.

Des commencements difficiles, une fin cruelle, des espérances renaissantes et toujours trompées, une ambition sans scrupule et en même temps sans prudence, le funeste privilége d'inspirer des passions profondes et de ne les point ressentir, de connaître et de peindre, avec une force incomparable, les misères de la nature humaine, et de pouvoir être cité soi-même comme un vivant exemple de la vérité de ces peintures, telle fut en ce monde la destinée de Swift. Il s'y résigna d'autant moins qu'il la comprit davantage, et qu'il prit l'amère habitude de relire, chaque fois que l'année ramenait le jour de sa naissance, le chapitre de l'Ecriture où Job déplore la sienne et maudit cette nuit fatale où l'on annonça dans le maison de son père qu'un enfant mâle était né.

Bien qu'on ait longtemps montré à Dublin la maison où naquit Swift, bien qu'il ait passé la plus grande partie de sa vie en Irlande et y soit devenu populaire, Swift n'avait rien d'Irlandais, ni dans le sang, ni dans le caractère. Son grand-père, vicaire de l'Eglise anglicane, dans le comté d'Hereford et tout dévoué à la cause royale pendant les guerres civiles, avait eu quatorze enfants. L'aîné de ses dix fils, Godwin, nommé procureur général en Irlande, y avait attiré quatre de ses frères. L'un d'eux, Jonathan, s'était marié dans le comté de Leicester. Il amena sa femme à Dublin, et, après deux ans de mariage, y mourut, au mois d'avril de l'année 1667. Le 30 novembre de la même année, sa veuve, déjà mère d'une fille, mit au monde Jonathan Swift.

Godwin, qui consumait ses ressources et sa vie en vaines entreprises, et qui expiait par une gêne continuelle un désir immodéré de faire fortune, ne secourut qu'imparfaitement sa belle-sœur et son ne-

veu. Lorsque, après avoir passé huit ans dans une petite école Swift entra à quatorze ans dans l'université de Dublin, il sentait déjà vivement la différence que mettaient entre lui et la plupart de ses camarades la pauvreté et l'abandon. Il ne parla jamais qu'avec ressentiment de ces longues années de collége et des épreuves qu'y subit son orgueil. Rien ne relevait sa situation parmi ses condisciples, et les succès classiques, qui l'eussent rendue meilleure et plus douce, lui firent complétement défaut. Il prit en haine les exercices du collége et particulièrement ceux auxquels ses maîtres attachaient le plus d'importance. Il garda contre la logique, et surtout contre les commentateurs d'Aristote, une rancune qui a laissé dans ses écrits des traces nombreuses et impérissables. Dans l'île des Sorciers, Gulliver obtient de son hôte l'évocation et l'entretien des morts les plus illustres : « Je demandai, dit-il, que l'on fît apparaître Homère et Aristote à la tête de tous leurs commentateurs; mais ceux-ci étaient si nombreux qu'il y en eut plusieurs centaines qui furent obligés d'attendre dans les antichambres et dans les cours du palais. Au premier coup d'œil, je distinguai ces deux grands hommes, non-seulement de la foule, mais l'un de l'autre. Homère était plus grand et de meilleure mine qu'Aristote; il se tenait très droit pour son âge, et ses yeux étaient les plus vifs et les plus perçants que j'eusse jamais vus. Aristote se courbait beaucoup et s'appuyait sur un bâton. Son visage était maigre, ses cheveux étaient lisses et rares, sa voix creuse. Je m'aperçus bientôt qu'ils étaient l'un et l'autre parfaitement étrangers au reste de la compagnie, et n'en avaient jamais entendu parler. Un spectre, que je ne nommerai pas, me dit à l'oreille que ces commentateurs se tenaient toujours le plus loin qu'ils pouvaient de leurs auteurs dans le monde souterrain, parce qu'ils se sentaient honteux et coupables d'avoir si indignement défiguré la pensée de ces grands écrivains aux yeux de la postérité. Je présentai à Homère Didyme et Eusta-

thius, et je l'induisis à les traiter mieux qu'ils ne le méritaient peut-être, car il reconnut bientôt qu'ils manquaient du génie nécessaire pour pénétrer un poëte. Mais Aristote perdit patience quand je lui rendis compte des travaux de Scot et de Ramus, en lui présentant ces deux savants, et il leur demanda si tout le reste de leur espèce était composé d'aussi grands sots qu'eux-mêmes. »

Après avoir échoué une première fois à son examen de *Bachelor of arts*, l'indocile écolier fut reçu le 18 février 1686, avec cette mention *speciali gratia*. Pendant toute la durée de son séjour à l'Université il fut en état de révolte contre la discipline, et fut frappé sans cesse de punitions, dont ses adversaires et ses défenseurs discutent trop gravement le nombre et l'importance. Il passa encore trois années au collége, de plus en plus inquiet de l'avenir, à mesure qu'il approchait du monde, apauvri, s'il était possible, par la mort de son oncle Godwin, secouru de meilleur cœur, mais avec aussi peu d'efficacité par son oncle William. En 1688, il quitta le collége et l'Irlande, et vint à Leicester, où le spectacle de la pauvreté de sa mère aigrit encore sa tristesse. Elle se souvint enfin, heureusement pour son fils, que le célèbre sir William Temple avait épousé une de ses parentes; elle engagea Swift à tenter de ce côté la fortune. Il s'y décida et parut bientôt devant le spirituel vieillard qui, abrité à Sheen, laissait s'accomplir et se consolider la révolution de 1688.

Temple avait traversé les pires années de la Restauration, toujours prudent et toujours heureux, habile et intègre négociateur à l'étranger, dans son pays amateur discret du bien public, gardien vigilant de sa réputation et de sa fortune, et paraissant dédaigner un pouvoir dont il redoutait l'exercice. Il n'avait jamais résisté ni aux passions royales, ni aux passions populaires, mais il ne leur avait jamais servi d'instrument. Peu enclin à remonter le courant ou à le suivre, il se tenait volontiers sur la rive. Les trahisons d'autrui donnaient à son habile indécision

un air de persévérance, et l'immoralité publique élevait au-dessus de son prix son inactive vertu. Mais l'art suprême de Temple était de paraître agir et de sembler nécessaire. Il lassa le roi Charles, en refusant plusieurs fois le ministère, sans cependant l'irriter ; et, lorsqu'en 1679, le roi voulut lui imposer ce fardeau, il céda, mais, en faisant échouer son élection au Parlement, il sut rendre impossible cette embarrassante élévation. Pendant les brûlants débats de l'acte d'exclusion, qui devait fermer au duc d'York le chemin de la couronne, il était membre de la Chambre des communes, mais il se garda d'y paraître, et laissa le monde et ses amis aussi peu éclairés que la Chambre sur son opinion. L'avénement de Guillaume, qu'il avait connu en Hollande pendant les négociations de la paix de Nimègue, le réjouit sans le décider à prendre part au gouvernement. Il offrit volontiers au nouveau souverain ses conseils et son expérience, mais Guillaume dut les venir chercher dans ce délicieux séjour de Moor-Park, où Temple, vieillissant, s'abandonnait aux lettres et goûtait la politique, ne voulant se sentir ni trop loin ni trop près de Londres.

Il accueillit Swift avec bonté, le fit son secrétaire, et n'eut pas de peine à reconnaître, sous cette éducation incomplète, une vive et forte intelligence. Des lectures nombreuses, le commerce habituel de cet homme supérieur, donnèrent à l'esprit de Swift, avec l'instruction qui lui manquait, une étendue et une solidité qui le distinguèrent plus tard des hommes de lettres engagés comme lui dans la politique sans y avoir été introduits, comme lui, par la main expérimentée d'un homme d'Etat. Mais, en revanche, rien n'était moins propre à fermer les blessures qu'avaient laissées dans l'âme de Swift les épreuves de sa jeunesse, que le scepticisme de Temple, que sa prudence intéressée, que cette mauvaise opinion des hommes qu'on rapportait inévitablement de la vie publique sous les deux derniers Stuarts.

Swift souffrait, en outre, de sa dépendance, et d'au-

tant plus vivement que son ambition s'éveillait avec son esprit, et que sa nouvelle connaissance du monde lui donnait le désir d'y briller. Les apparentes bontés du roi Guillaume, qui causait familièrement avec le secrétaire de sir Temple, semblaient lui assurer la protection royale. Cependant, lorsque, après être allé, en 1692, se faire recevoir à Oxford docteur (1), il revint à Moor-Park, plein d'espérance, il trouva sir Temple beaucoup plus disposé à le garder près de lui et à user de ses services, qu'à seconder ses projets d'élévation. Deux ans plus tard, n'obtenant de lui d'autre promesse que celle d'un emploi fort modeste dans l'administration de l'Irlande, il prit le parti de le quitter et d'entrer dans l'Eglise. Il reçut les ordres à Dublin au mois d'octobre 1694, et, au mois de janvier 1695, fut nommé à la prébende de Kilroot, dans le diocèse de Connor. Swift ne put supporter plus d'une année la médiocrité de cette vie, et surtout cet isolement complet de son intelligence, qui lui fit toujours considérer l'Irlande comme une terre d'exil. D'ailleurs, il manquait à sir Temple autant que sir Temple lui manquait, et leur réconciliation fut facile. C'est à Moor Park, en 1696, qu'il résigna son bénéfice de Kilroot, et non pas à Kilroot même, ni en faveur d'un père de famille, âgé et pauvre, comme on l'a souvent répété. Ce fut l'ennui et non la bienfaisance qui le ramena en Angleterre, et loin de sacriffer Kilroot, il s'en débarrassa. Il ne quitta plus Temple, qui mourut le 27 janvier 1699, laissant à Swift le soin de publier une édition complète de ses œuvres. Swift publia l'édition, la dédia au roi, ne reçut aucune réponse de Guillaume, et se décida à lui adresser un mémoire dont il attendit inutilement l'effet. Oublié du roi, sans ressources, il accepta la place de secrétaire et d'aumônier de lord Berkeley, nommé à de hautes fonctions en Irlande. Après de nouvelles déceptions et quelques démêlés avec ce nouveau maître, il ob-

(1) Master of arts.

cint par son entremise le bénéfice de Laracor, dans le diocèse de Meath. En 1700, il s'y établit et jouit pour la première fois d'une certaine aisance et de la liberté.

Ce fut alors qu'il attira près de lui Esther Johnson, l'infortunée Stella. La fille de l'intendant de sir Temple n'avait que quatorze ans lorsque Swift l'associa aux leçons qu'il donnait à la nièce du chevalier. Il s'attacha bientôt à la charmante élève dont il voyait croître l'intelligence et la beauté, et qui témoignait de jour en jour plus d'affection à son maître. Elle se laissait aller à l'aimer; il le vit, il le souffrit, il la paya de retour, et alors s'établit entre eux cette intimité douloureuse qui ternit la renommée de Swift et qui est le mystère de sa vie. Les épreuves de Stella ne commencèrent pas le jour où elle se vit trahie pour une autre femme; elle souffrit dans son honneur bien avant de souffrir dans son amour. Voisine de Swift en Irlande, habitant sa maison pendant les voyages qu'il faisait chaque année en Angleterre, elle le voyait sans cesse, mais toujours en présence d'une madame Dingley, qui ne servait qu'imparfaitement à couvrir ce que cette situation avait de défavorable aux yeux du public. Pourquoi Swift n'épousait-il pas Stella? Il ne pouvait dès lors alléguer sa pauvreté, comme il l'avait fait naguère, en repoussant le consentement de miss Jane Waryng, après l'avoir sollicité. Bientôt après, son revenu s'accrut encore; il refusa toujours à Stella cette grâce, ou plutôt cette justice. Lorsqu'en 1716, la voyant s'éteindre dans sa douleur, il eut consenti à un mariage secret, ce secret devint une torture pour Stella, et il refusa de le rompre. Il est vrai qu'il avait alors en Irlande un autre amour, et qu'il pouvait désirer que les deux rivales continuassent de s'ignorer; mais lorsque cet obstacle eut disparu, lorsque cette autre femme elle-même eut succombé, abreuvée de jalousie, de honte et de douleur, pourquoi refusa-t-il d'avouer la suppliante Stella pour sa femme? Pourquoi, de 1722 à 1728, laissa-t-il

si cruelles années s'écouler, et conduire pas à pas Stella vers la mort? Pourquoi accrut-il par d'absurdes refus l'horreur de son agonie, et la laissa-t-il mourir désespérée, hors de la maison ou elle avait le droit d'habiter, où elle lui demandait la grâce de mourir? La conduite de Swift avec Vanessa ne sera ni loyale, ni humaine, mais elle peut s'expliquer par les mauvais sentiments du cœur humain; Stella fut victime d'une obstination cruelle et déraisonnable, que rien n'explique, et que la folie peut à peine excuser.

Mais au temps même où elle fut le plus aimée, Stella n'occupait dans l'ame de Swift que la seconde place : l'ambition était sa passion dominante, elle fut la plus durable et décida de sa destinée. C'est elle qui d'abord échauffa son génie et en fit sortir des œuvres admirables; c'est elle qui, plus tard, rebutée et désespérée, assombrit son intelligence et détruisit sa raison. La pauvreté et l'obscurité lui étaient insupportables, et il se sentait la force aussi bien que le désir d'en sortir. Au sommet de la hiérarchie dans laquelle il était entré brillaient comme le prix du talent et de l'activité, aussi bien que comme le privilége de la naissance, l'épiscopat et la Chambre des lords. La politique était le grand chemin de ces honneurs et de cette puissance; on n'y arrivait que par la main de l'un de ces partis, qui influaient tour à tour sur les destinées de la nation et sur la fortune des ambitieux. Swift pouvait choisir entre eux, et, après avoir choisi, l'indulgence du siècle et sa propre conscience ne lui interdisaient pas de changer. Et comme les institutions libres ont ce beau privilége que l'art de persuader en est l'âme, et que, mêmes corrompues, elles ne peuvent se passer du talent, son amitié et sa haine ne pouvaient être indifférentes à personne, et dans cet arène où luttaient les plus heureux génies de l'Angleterre, la nature l'avait jeté tout armé. Mais elle avait d'avance limité sa fortune par l'excès même de sa force. Cette ironie puissante, qui, une fois déchaînée, n'était plus mal-

tresse d'elle-même et ne laissait rien sans blessure, entrava l'ambition qu'elle devait servir. Prudent par calcul, imprudent par tempérament, téméraire par génie, Swift ne put jamais épargner ceux même qu'il voulait défendre. Ses coups dépassent la mesure, reviennent sur eux-mêmes, font le vide autour de lui. Il attaque les adversaires de son Eglise par des armes qui ne laissent subsister aucune Eglise; il porte aux adversaires de son parti des atteintes qui intéressent le genre humain. Mais par là même il échappe à la condition passagère des luttes d'Eglise et de parti; la postérité l'écoute encore, et ce qui fut un obstacle à sa fortune est le fondement de sa gloire.

A l'Université, et surtout pendant son séjour chez sir Temple, Swift avait beaucoup écrit, mais il avait lui-même jugé et condamné la plupart des essais de sa jeunesse. Il fut cependant plus indulgent pour ces *Odes*, qui firent dire à Dryden : « Swift, vous ne serez jamais un poëte. » Il se sentit la même indulgence, mais cette fois plus justifiée, pour la *Bataille des Livres* (1) et pour l'esquisse de ce *Conte du Tonneau* (2), qui devait éclater quelques années plus tard et tenir une si grande place dans sa vie. Sir Temple s'était jeté, avec une témérité qui ne lui était pas ordinaire, dans cette vaine polémique sur le mérite comparé des anciens et des modernes, qui avait traversé la France et qui occupait en Angleterre des esprits distingués. « Homme de lettres parmi les gens du monde, homme du monde parmi les gens de lettres (3) », Temple s'était prononcé pour les anciens et appuyait leur incontestable supériorité sur les *Lettres de Phalaris*. Wooton et Bentley s'égayèrent aux dépens de l'homme d'Etat, qui, fort embarrassé de leur répondre, déclara qu'il ne se commettrait pas davantage avec la grossièreté des érudits. *La Bataille des Livres* ne réparait pas l'erreur de sir

(1) The battle of the books.
(2) A tale of a tub.
(3) A man of world among men of letters, a man of letters among men of world. — Macaulay.

Temple, mais elle payait avec usure les incivilités des adversaires. Déjà Swift s'abandonne à son génie pour l'invective ; il revêt la satire d'une allégorie qui n'ôte rien à sa violence ; il cherche les comparaisons familières et ne répugne nullement aux images avilissantes. Dès le début, attribuant à l'antagonisme de l'abondance et de la pauvreté toutes les dissensions humaines, il fait remarquer que la république des chiens vit en paix jusqu'à ce qu'un os ou une chienne y suscite les rivalités et la discorde.

Ce fut dans des luttes plus sérieuses que Swift acquit sa première renommée en donnant des gages au parti qu'il devait abandonner plus tard. Au commencement de cette année 1701, qui fut la dernière et la plus agitée du règne de Guillaume, Swift vint à Londres et y trouva tous les esprits émus. Les ministres whigs, Halifax, Orford, Somers, et l'ami de Guillaume, Bentinck, comte de Portland, venaient d'être mis en accusation par la Chambre des communes, pour avoir signé le traité de partage de la monarchie espagnole, que le testament de Charles II venait de donner tout entière à la France. Les accusés devaient être sauvés par l'inquiète jalousie qu'inspiraient à la Chambre des lords les envahissements de la Chambre des communes et par le mouvement de l'opinion publique, plus disposée à seconder Guillaume contre la politique ambitieuse de la France qu'à poursuivre ses amis. Le *Discours sur les dissensions d'Athènes et de Rome* (1), où Swift défendait, sous les noms de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle, de Phocion, les illustres accusés, et instruisait le Parlement, par l'exemple des républiques antiques, du péril que fait courir aux Etats la rupture de l'équilibre entre les pouvoirs publics et l'aveugle acharnement des factions, s'accordait avec le sentiment général aussi bien qu'avec les intérêts du parti whig. L'antiquité est bien comprise dans

(1) A Discourse of the contests and dissensions in Athens and Rome.

cette étude, qui abonde en vives et en fortes images. Attribuant quelque part à l'altération de l'équilibre entre les patriciens et les plébéiens la chute de la république romaine, Swift s'écrie : « Ce n'est pas l'ambition des particuliers qui causa cette grande lutte ; les guerres civiles donnent en effet plus de prise et plus de feu à l'ambition particulière, qui devient l'instrument destiné à trancher ces grandes querelles, et qui est assurée de recueillir le butin. Mais un homme sensé, qui voit des bandes de vautours planer sur deux armées près d'en venir aux mains, ne fait pas retomber sur eux le sang versé dans la bataille, bien que les cadavres soient leur partage. Sans cette altération des principes de la constitution, ajoute Swift, un misérable comme Antoine, un enfant comme Octave, auraient-ils osé rêver qu'ils donneraient des lois à un tel empire et à un tel peuple ! » Considérant l'état de son pays, il en marque le danger dans les accroissements du pouvoir de la Chambre des communes ; il la requiert de se limiter, elle aussi, par une *Magna Charta*, comme dut le faire la royauté lorsque l'équilibre des pouvoirs commença de s'établir. S'élevant enfin contre la discipline des partis, si contraire à la liberté de la raison, il engage les membres du Parlement dissous à s'en affranchir et à regagner la faveur de leurs commettants, irrités au plus haut point contre la Chambre, inquiets de ses empiètements, et indignés de voir un roi, qui a rendu de si grands services au pays, despotiquement opprimé par les infidèles représentants de la nation.

Le succès de cet écrit, attribué au célèbre Burnet, puis aux écrivains les plus distingués du parti whig, et avoué par Swift, quand il crut pouvoir le faire avec honneur et sécurité, introduisit l'auteur dans la société d'Addison, de Steele, d'Arbutnoth, de Pope et des hommes d'Etat qu'il avait défendus. La mort de Guillaume et l'avénement d'Anne Stuart, en 1702, concoururent, avec le mouvement de l'opinion, à favoriser le succès des whigs. Fille de Jacques II, fi-

dèle à l'Eglise établie, qui redoutait les whigs, Anne eût incliné vers les tories, si l'influence de lady Marlborough sur son esprit, et si la fermeté du duc, qui ne voulait pas commander l'armée, à moins que Godolphin ne fût grand trésorier, n'eussent imposé à la reine le choix d'une partie de ses ministres. Cette administration mélangée ne pouvait être défavorable à Swift, qui se déclarait whig en politique et tory en affaires religieuses; qui, d'une part, se disait dévoué à la succession protestante et aux libertés nationales, et qui, de l'autre, défendait les intérêts de la haute Eglise (1) contre la basse Eglise (2), alliée des wighs, et contre les dissidents (3). Swift pouvait ainsi parvenir à l'épiscopat par ses relations politiques avec les wighs, et par les sympathies particulières que son dévouement à la haute Eglise devait lui ménager du côté de la reine et des Evêques. Mais il avait compté sans son génie emporté, sans son aveuglement sur lui-même. En 1704, il publia, en faveur de la haute Eglise contre les dissidents, le *Conte du Tonneau*.

« Il était une fois, dit-il, un homme qui avait eu trois jumeaux de sa femme, et la sage-femme elle-même eût été embarrassée de désigner l'aîné. Leur père mourut qu'ils étaient jeunes encore, et, les assemblant autour de son lit de mort, il leur dit : Mes fils, je n'ai acquis aucune propriété et je n'ai hérité d'aucune; j'ai longtemps pensé à vous laisser quelque bon héritage, et enfin, avec beaucoup de soins et de dépense, j'ai acquis pour chacun de vous un habit neuf; les voici. Sachez que ces habits ont en eux deux vertus particulières : si vous les portez comme il faut, ils seront solides et neufs toute votre vie; de plus, ils croîtront en même temps que votre corps de manière à vous aller toujours bien. Voyons, que je vous les voie mettre avant de mou

(1) High Church.
(2) Low Church.
(3) Dissenters.

habilement soulevée par un de ses amis entre les deux Chambres le firent acquitter par la Chambre des lords.

La carrière politique de Swift était terminée, mais il rapportait de cette époque agitée de sa vie une conquête qui eût pu le satisfaire, s'il n'avait sans cesse désiré et souvent espéré davantage. En 1711 Harley, ravi du succès de l'*Examiner*, avait envoyé à Swift un billet de banque (1). Swift avait renvoyé avec indignation un aussi indigne payement de ses services. Se mettre humblement à la solde du ministère, c'était renoncer à profiter d'une façon plus utile et plus durable de sa victoire. Swift voulait un évêché, et les ministres épuisèrent vainement leur influence pour faire un évêque de l'auteur du *Conte du Tonneau*. Aux représentations de l'archevêque d'York et aux scrupules de la reine se joignait contre Swift l'influence de la duchesse de Somerset, qui, aimée de la reine et alliée aux whigs, s'était attiré de Swift les sanglantes attaques de la *Prophétie de Windsor* (2), où elle était accusée d'avoir les cheveux rouges et d'avoir fait assassiner son mari. Les larmes de la duchesse l'emportèrent sur les instances des ministres, qui n'osèrent exiger de la reine le sacrifice de ses scrupules.

Jamais, d'ailleurs, ministère n'eut moins d'influence sur le souverain que cette administration torie qui, à force d'avoir accusé les whigs d'enchaîner la volonté royale, se trouvait à son tour les mains liées devant les caprices de la reine. Elle tournait contre eux leurs principes, et faillit plusieurs fois faire échouer l'œuvre difficile de la paix, en favorisant les partisans de la guerre. Le 7 décembre 1711, après avoir assisté à une séance de la Chambre des lords, où le duc de Somerset avait parlé contre le ministère et contre la paix, elle refusa le bras du lord-chambellan pour prendre le sien. Les whigs triom-

(1) A bank-bill.
(2) The Windsor Prophecy. — They assassine when young and poison when old. — Root out these carrots...

phèrent et les ministres se crurent perdus jusqu'au 29 décembre, où la reine, rendue à leur influence, créa douze nouveaux pairs partisans de la paix. On sent combien des ministres, si peu maîtres de la reine sur les questions générales, étaient impuissants sur les questions de personnes. Swift lui-même, dans l'*Examiner* du 14 décembre 1710, accusant les whigs d'asservir la reine, avait écrit : « Voici leur langage habituel : Madame, je ne puis vous servir, si un tel est employé. — Je désire humblement donner ma démission si un tel reste secrétaire d'Etat. — Je ne puis répondre que la Cité prête de l'argent au gouvernement (1), à moins que mylord un tel ne soit président du conseil, etc... Voilà le langage que, pendant les dernières années, les sujets tenaient à leur prince... Cette façon de faire capituler le souverain était déjà répandue de telle sorte que le moindre serviteur commençait à lever la tête et à prendre de l'importance. Il lui fallait un régiment; son fils devait être fait major, son frère percepteur; autrement, il menaçait de voter selon sa conscience (2). »

En refusant d'imposer à la reine l'élévation de Swift à l'épiscopat, les ministres devaient donc lui paraître excusables; mais il ne les excusa pas, et en 1713, après la conclusion de la paix d'Utrecht, voyant trois doyennés vacants remplis sans qu'il fût question de lui, il menaça les ministres de son départ. Le 23 avril 1713, il fut nommé au doyenné de St-Patrick, qui rapportait près de 1,000 liv. (25,000). La séparation d'Oxford et de Bolingbroke ne l'empêcha pas, l'année suivante, de rester fidèle à ses deux amis. Il priait Oxford d'obtenir pour lui une gratification de 1,000 livres pour ses frais d'installation; Oxford, toujours lent, tomba avant de l'avoir obtenue; Swift s'adressa à Bolingbroke, qui, pendant sa courte domination, obtint cette faveur lucrative. Mais la mort de la reine

(1) That tey City will lend money, unless... (*Examiner*, n° 20.)
(2) He expected a regiment, or his son must be a major, or his brother a collector; else he threatened to vote according to his conscience. (Id., id.)

et la fuite du ministre rendirent inutile la persévérante activité du doyen.

Swift se retrouva donc dans cette « terre d'exil, » et bien que sa condition y fût très supportable, la perte de toute influence politique, la nécessité de renoncer à toute ambition, l'éloignement offensant que lui montrait la population protestante, animée contre les tories et contre les Stuarts, rendirent très pénibles les premiers moments de sa chute. Il réfléchit amèrement sur sa destinée, et comprit que son génie avait nui à sa fortune. On ne peut lire sans émotion ce court *Essai sur la destinée des gens d'Eglise* (1), où il montre, avec tant d'esprit et tant d'amertume, le succès assuré de la médiocrité servile et universellement bienveillante de Corusodes et l'abaissement d'Eugenio, opprimé par son talent. Il voulut renoncer à tout effort d'esprit et s'accoutumer à son sort. « Je ne lis et je n'écris que des bagatelles, écrivait-il à Gay; le cheval, le sommeil et la promenade me prennent dix-huit heures sur vingt-quatre. »

D'autres soucis l'assaillaient en Irlande, et son cœur, sa conscience, son honneur y subissaient de perpétuelles épreuves. Il revenait auprès de Stella, la pensée remplie d'une autre femme, de miss van Homrigh, qui eut à souffrir tout ce que Stella avait souffert, mais qui en souffrit moins longtemps. C'est en 1710, que Swift connut à Londres madame van Homrigh, veuve d'un marchand d'Amsterdam, et dirigea les études de l'aînée de ses deux filles. Le charme qui avait entraîné Stella vers son maître agit avec autant de force sur l'esprit élevé, sur le cœur aimant de miss van Homrigh. Au commencement de 1712, elle avoua son amour à Swift et lui offrit sa main. Il n'est pas douteux que Swift l'aimait; mais rompre avec Stella et épouser miss van Homrigh était au-dessus de ses forces; il voyait aussi dans cette action la ruine de sa réputation et une

(1) An Essay on the fates of Clergymen.

prise offerte aux sévères jugements du monde. Dans ce poëme de *Cadenus et Vanessa*, plein de tristes beautés, où il exhorte Vanessa à une sorte d'amour platonique, lui offrant, dit-il, « un perpétuel délice d'esprit, appuyé sur la vertu, plus durable que les séductions de l'amour, et qui échauffe sans brûler; » dans ce poëme, où l'on a vu un aveu d'intimité à travers ce passage équivoque : « Mais quel succès Vanessa a-t-elle remporté? Est-elle restée, pour plaire à son adorateur, dans ces hautes régions romanesques, ou descend-il pour elle à agir avec une fin moins séraphique, ou pour tout concilier, associent-ils les livres et l'amour? On ne le dira jamais au genre humain, et la muse qui le sait ne le dévoilera pas : » dans ce poëme, il donne à l'infortunée Vanessa, à défaut de la plus forte raison qui lui fasse refuser sa main (son engagement avec Stella), cette autre raison puissante aussi sur son esprit : « Que dira le monde ?... La ville jugera qu'il a trompé par des paroles magiques la jeune fille sans défense; tous les fats en riront, et diront que les savants ne valent pas mieux que les autres hommes... Quel soin paternel de cette jeune fille ! cinq mille guinées dans sa bourse, le docteur aurait pu imaginer pis (1). »

En 1714, la mère de miss Homrigh mourut; elle accourut en Irlande avec sa sœur, et le supplice mérité de Swift commença. Il n'eut jamais le courage de lui enlever tout espoir, et le désespéra lentement par une froideur inexplicable pour elle, par les brusques changements de son humeur. Il restait souvent longtemps sans aller la voir, et les lettres de Vanessa nous apprennent combien ses visites étaient souvent cruelles : « Je vous prie de me voir et de me parler avec douceur, car vous ne condamneriez personne à souffrir ce que j'endure; puissiez-vous seulement le savoir. Je vous écris cela, parce que je ne saurais vous le dire si je vous voyais : car,

(1) Five thousand guineas in hor purse.
The doctor might have fancied worse

lorsque je commence à me plaindre, vous vous fâchez, et il y a alors, dans vos regards quelque chose de terrible qui m'impose silence.» De son côté, Stella se sentant une rivale sans la connaître, se mourait, et, en 1716, Swift, vaincu par sa douleur, l'épousa secrètement. Sans oser avouer cette union à Vanessa, il se conduisit de telle sorte avec elle, qu'elle se retira à Cellbridge, près de Dublin, toujours aimante, toujours effrayée et accablée de la conduite de Swift. Elle lui écrivait en 1720 : « Dix mortelles semaines se sont écoulées depuis que je vous ai vu, et pas une lettre... Vous voulez, à force de rigueur, me détacher de vous... Je vous conjure, par Dieu même, de me dire ce qui a pu causer l'extrême changement que je trouve en vous. » Cependant, elle eut encore, à Cellbridge quelques jours heureux. On montrait, longtemps après cette funeste histoire, le berceau entouré de fleurs et rafraîchi par un ruisseau, où Swift et Vanessa venaient souvent s'asseoir avec des livres et passaient de longues heures, toujours trop courtes pour l'amante délaissée. Swift l'encourageait dans ses lettres à vivre au jour le jour, et à ne rien désirer au delà du présent. « Les sages de tous les temps (5 juillet 1721) ont pensé que la meilleure méthode est de prendre les minutes comme elles volent et de faire un plaisir de toute action innocente... Ecrivez-moi gaiement, sans plaintes et sans prières; autrement Cadenus les aura et vous punira.» Un an plus tard (13 juillet 1722), il écrivait : « Montez à cheval, faites-vous suivre de deux domestiques, et allez voir vos voisins, les plus petits de préférence : il y a du plaisir à être respecté, et vous le pouvez toujours par votre esprit et votre fortune. La meilleure méthode que je connaisse en cette vie, est de prendre son café quand on peut, et de s'en passer gaiement quand on ne le peut pas; tant que vous aurez le spleen, vous pouvez être sûre que je vous prêcherai. » Il n'eut pas à lui faire longtemps ces injustes et inutiles reproches. Avant la fin de cette année même, Vanessa, qui avait perdu sa sœur, et qui était

livrée, sans consolation, au sentiment de son abandon, se décida à chercher le véritable secret de la conduite de Swift. Elle écrivit à Stella et lui demanda la vérité. Celle-ci répondit à son infortunée rivale qu'elle était la femme de Swift, et elle envoya à ce dernier la lettre de Vanessa en quittant Dublin. Aussitôt Swift partit avec cette lettre pour Cellbridge, entra chez Vanessa, jeta cette lettre sur la table et sortit sans lui dire un seul mot. Il ne revit plus celle qu'il avait frappée de ce coup mortel. Trois semaines après, elle mourait, révoquant le testament qu'elle avait fait en faveur de Swift, et léguant une partie de sa fortune au docteur Berkeley. Swift alla errer deux mois dans le sud de l'Irlande, laissant ses amis dans l'inquiétude, et revint à Dublin, où de nouvelles luttes politiques et des efforts suprêmes d'ambition devaient effacer pour un temps, de son esprit, l'image vengeresse de Vanessa.

L'accablement où Swift avait langui pendant les premières années de son exil en Irlande ne pouvait durer toujours. L'état déplorable de ce pays, l'oppression politique et industrielle de ces populations misérables, l'indignèrent et lui offrirent une nouvelle occasion de jouer un grand rôle dans le monde. Dès 1720, son court pamphlet, exhortant l'Irlande à ne consommer que ses produits manufacturiers, à l'exclusion de ceux de l'Angleterre (1), avait excité l'esprit public et éveillé les inquiétudes de l'administration anglaise. Swift affirmait que l'état des Irlandais était devenu pire que celui des paysans de France, des serfs d'Allemagne et de Pologne. « Quiconque, disait-il, voyage dans ce pays et y considère l'aspect de la nature, l'aspect, l'extérieur et les habitations des hommes, ne se croira pas dans une contrée où la loi, la religion, où la plus vulgaire humanité soient respectées. » L'imprimeur de cet écrit fut accusé, Withshed, *chief-justice*, retint le jury onze heures et le renvoya neuf fois dans le lieu de ses

(1) A proposal for the universal use of Irish manufacture.

délibérations, sans obtenir la condamnation désirée. On désespéra de l'accusation, et la poursuite fut abandonnée.

Swift connaissait maintenant l'Irlande et savait quel point d'appui on pouvait trouver dans ses souffrances et dans ses passions. Quatre ans après cette tentative, il saisissait, avec une audace inouïe et un art admirable, l'occasion de la soulever tout entière. La monnaie de cuivre faisait défaut en Irlande, et le petit commerce s'y faisait en *bons* représentant des fractions de shelling et échangeables. Parmi les diverses offres faites au gouvernement anglais, celle de William Wood, déjà fermier de toutes les mines de la couronne, parut la plus avantageuse. Une patente lui fut accordée pour frapper 108,000 livres st. de monnaie de cuivre et pour les écouler en Irlande dans l'espace de quatorze ans. Il était aisé de rendre difficile l'exécution d'une mesure si simple et si nécessaire. La jalousie du Parlement d'Irlande, qui n'avait pas été consulté, la défiance naturelle des populations pour toute monnaie nouvelle, et surtout pour une monnaie venant d'Angleterre, offraient les éléments d'une résistance que le talent pouvait rendre insurmontable. Les deux Chambres du Parlement d'Irlande avaient commencé contre cette mesure une opposition peu redoutable en elle-même ; grâce à Swift, elle allait devenir invincible.

Avec sa merveilleuse facilité à prendre tous les rôles et à les jouer au naturel, Swift se fit drapier (1) pour être mieux entendu des commerçants et du peuple, et jamais la crédulité populaire, la peur, l'intérêt n'ont été mis en œuvre avec plus de chaleur et d'habileté que dans ces célèbres *Lettres*, « Ce que je vais vous dire est, après votre devoir envers Dieu et le soin de votre salut, du plus grand intérêt pour vous et pour vos enfants ; votre pain, votre

(1) En anglais *draper*, mais Swift écrivait *drapier*. — *The Drapier's Letters.*

habillement, toutes les nécessités de la vie en dépendent. Je vous supplie donc comme hommes, comme chrétiens, comme pères, comme amis de votre pays, de lire cette feuille avec la plus grande attention, ou de vous la faire lire par d'autres; et afin que vous le puissiez faire à moins de frais, j'ai ordonné à l'imprimeur de le vendre au plus bas prix. Après ce début admirable, il transforme audacieusement Wood en un aventurier, et déclare que la valeur intrinsèque de sa monnaie ne vaut pas un huitième de sa valeur nominale. Il affirme encore que Wood dépassera l'émission fixée par sa patente, qu'il remplacera tout l'or et tout l'argent de l'Irlande par sa fausse monnaie. Mais Wood est appuyé par les Anglais, il veut imposer cette monnaie; il la fera donner en solde à l'armée, et alors il croira son affaire faite, « et ce sera pour vous, dit Swift, une grande difficulté, car le soldat ira offrir cette monnaie au marché et au cabaret, et si on la refuse, il menacera de tout ravager, de battre le boucher et la cabaretière et prendra les marchandises en vous jetant la pièce fausse. Voici alors ce qu'il suffira de faire. Que le boutiquier, que le marchand de comestibles, que tout autre commerçant demande dix fois la valeur de sa marchandise, si on veut le payer en monnaie de Wood. Par exemple, 20 deniers pour un quart d'ale (au lieu de 2) (1). etc... Pour moi, qui ai une bonne boutique pleine de drap, j'échangerai avec mes voisins marchandises pour marchandises plutôt que de prendre le mauvais cuivre de M. Wood... Nos mendiants mêmes seront ruinés par son projet; leur donner un demi-penny, cela apaise leur soif ou les aide à remplir leur ventre; mais leur donner un demi-penny qui vaut le douzième d'un demi-penny, c'est comme si j'ôtais trois épingles de ma manche pour les leur donner... En un mot, ce demi-penny

(1) For example, 20 d. of that money for a quart of ale, and so in all things else.

c'est « la chose maudite » que, selon l'Ecriture, « il est interdit aux enfants d'Israël de toucher. »

Encouragé par le succès de cette première lettre, il a été plus hardi dans la seconde. Mais la monnaie de Wood a été essayée, disait-on. « J'ai entendu parler d'un homme, dit Swift, qui, voulant vendre sa maison, portait un morceau de brique dans sa poche et le montrait comme échantillon pour encourager les acheteurs. » Mais, disait-on encore, la monnaie de Wood ne passe que comme appoint ; on ne peut en offrir plus de 5 deniers et demi à la fois (1). « Bon Dieu ! s'écrie Swift, quels sont les conseillers de ce misérable ? que sont ses soutiens, ses complices, ses excitateurs ? ses associés ? M. Wood m'obligerait à recevoir 5 deniers et demi de son cuivre dans chaque payement ; et moi je brûlerai la cervelle à M. Wood et à ses agents comme à des voleurs de grands chemins, s'ils osent m'obliger à recevoir un liard de leur monnaie sur un payement de 100 liv. (2).

» Il n'y a point de dommage pour l'honneur à se soumettre à un lion ; mais quel est l'être à figure humaine qui se laissera manger vivant par un rat ? Cet homme a mis une taxe de 17 sh. par livre sur le peuple d'Irlande, une taxe qui frappe non-seulement les terres, mais l'intérêt de l'argent, les marchandises, les manufactures, le salaire des manœuvres, des domestiques.... Boutiquiers, prenez garde à vous (3). Si le fameux Hampden aima mieux aller en prison que de payer quelques shellings au roi Charles Ier sans l'autorisation du Parlement, j'aime mieux être pendu que de payer sur tout mon bien une taxe de 17 sh. par liv. selon le bon plaisir du vénérable M. Wood. »

Que pouvait la raison contre ces éloquents men-

(1) La pièce de six pence est en argent.

(2) I will shoot Mr. Wood and his deputies through the head like highwaymen or housebreakers, if they dare to force one farthing of their coin on me in the payment of 100 l.

(3) Shopkeepers. look to yourselves.

songes? En vain le gouvernement fit-il publier l'excellent *Rapport des Lords du conseil privé* sur l'affaire de Wood (1), réfutation plus que suffisante des *Lettres du Drapier*. On avait, disait ce rapport, engagé le Parlement d'Irlande, et en général les opposants au privilége de Wood, à porter devant le comité leurs arguments et leurs griefs. Après l'universelle clameur de l'Irlande, personne n'avait osé comparaître pour une pareille cause, quoique le gouvernement offrît les frais du voyage et les indemnités des témoins. Devant ce silence, le comité fit son enquête. L'essai de la monnaie déjà frappée fut largement faite par sir Isaac Newton, sir Southwell et J. Scrope; l'épreuve avait été décisive et le contrôle devait être permanent; la monnaie de Wood était plutôt supérieure qu'inférieure à la monnaie anglaise et aux stipulations de sa patente, que Newton avait rédigée. Le droit du gouvernement d'assurer l'exactitude d'un contrat fait selon la loi était parfaitement établi; et cependant, avec une sagesse vraiment anglaise, le conseil privé, considérant que Wood n'avait encore frappé que 17,000 livres de sa monnaie, et n'avait encore préparé du cuivre que pour 23,000 livres, proposait de limiter l'émission de cette monnaie à 40,000 liv., et cette concession une fois faite, d'assurer l'exécution de la loi. Cela même allait être impossible.

Swift, dans une troisième lettre, excita l'indignation de la noblesse d'Irlande contre le ton dominateur du conseil privé :« Appeler *clameur* (2) les adresses des deux Chambres du Parlement d'Irlande; si l'on parlait dans ce style au Parlement d'Angleterre, je voudrais savoir combien de mises en accusations en seraient la suite. » Sans s'inquiéter de répondre au conseil, Swift continue d'affirmer, sur l'autorité « d'une personne très habile », que la monnaie de

(1) The Report of the committee of the Lords of his Majesty's most honourable privy council, in relation to Mr. Wood's half pence and farthings.

(2) A universal clamour

Wood est de mauvais aloi, et à déplorer l'asservissement de la nation livrée à un voleur. « Il est inutile d'argumenter plus longtemps. Sa Majesté, selon la loi, a laissé le champ libre à Wood et au royaume d'Irlande. Wood peut offrir sa monnaie, et nous avons pour la refuser, la loi, la raison, la liberté et la nécessité. Je sens bien que la tâche que j'ai entreprise demanderait une meilleure plume, mais quand une maison est attaquée par des voleurs, il arrive souvent que c'est le plus faible de la famille qui court le premier fermer et soutenir la porte.... Hors d'état de porter l'armure de Saül, j'aime mieux attaquer ce Philistin incirconcis (1), ce Wood, avec ma pierre et ma fronde, ce Goliath, qui était, comme M. Wood, tout couvert de bronze et défiait les armées du Dieu vivant. Les conditions de Goliath pour son combat sont celles que nous fait M. Wood : « S'il » nous vainc, nous serons tous ses serviteurs. » Mais s'il arrive que je triomphe de lui, je renonce à l'avantage que me fait cette condition; il ne sera jamais mon serviteur; je ne crois pas bon de lui confier la boutique d'aucun honnête homme. »

Cependant le gouvernement anglais persistait. Le duc de Grafton fut remplacé dans le gouvernement de l'Irlande par lord Carteret, muni d'instructions plus sévères. La quatrième lettre du drapier élevait le débat jusqu'aux proportions d'une lutte entre l'Irlande et l'Angleterre, limitait le pouvoir royal, prêtait à Wood l'odieuse vanterie de réduire les Irlandais à « manger leurs sabots (2) », et absolvait Walpole de toute complicité, par ce paragraphe à double entente : « Je démontre, au delà de toute contradiction, que M. Walpole est contre le projet Wood et ami de l'Irlande par cet unique et invincible argument. L'opinion universelle est que c'est un homme sage, un ministre habile, cherchant le véritable in-

(1) This uncircumcised Philistine.

(2) That we must either take those halfpence, or eat our brogues.

térêt du roi dans toutes ses actions, au-dessus de toute corruption par son intégrité, et de toute tentation par sa fortune. » Exclu de la Chambre des communes le 17 juin 1711, pour concussion notoire dans l'administration de la guerre, rentré en 1713 dans la vie publique, devenu le chef du gouvernement de Georges Ier, diffamant ceux qu'il ne pouvait pas acheter en les faisant passer pour vendus, Walpole supporta impatiemment le cruel éloge de Swift; 300 livres furent inutilement offertes par une proclamation au dénonciateur de l'auteur de la quatrième lettre du drapier, parfaitement connu de tout le monde. Il fallut se contenter de poursuivre l'imprimeur, et Swift vint lui-même reprocher à Carteret cette poursuite contre un honnête commerçant, ami de son pays, lui demandant s'il espérait une statue de *cuivre* pour ce service rendu à Wood (1):

Res dura et regni novitas me talia cogunt
Moliri...

répondit spirituellement Carteret. Non-seulement le grand jury refusa de mettre l'imprimeur en accusation, mais il rédigea une violente remontrance contre le projet de Wood. Le gouvernement se sentit vaincu, résilia le contrat conclu avec Wood, et lui paya une indemnité considérable. Swift avait fait reculer de treize années l'émission indispensable d'une monnaie de cuivre en Irlande, mais il était apparu de nouveau sur la scène, plus important et plus redouté que jamais.

En 1726, il alla jouir de son triomphe à Londres, et eut avec Walpole une entrevue qui fit croire à un marché entre l'homme d'Etat et l'écrivain qui venait de prouver ce que valait son influence. Malgré la bienveillance affectée de sir Walpole et l'éloge compromettant qu'il faisait de Swift dans le monde, celui-ci, ne devenant pas évêque et ne pouvant même

(1) En français bois.

réussir à échanger son doyenné de Saint-Patrick contre une position équivalente en Angleterre, donna peu de prise à cette accusation. En même temps Swift noua des relations étroites et entretint de grandes espérances du côté du futur roi d'Angleterre. Le prince de Galles, sa femme Caroline, sa favorite miss Howard, attirèrent Swift dans leur petite cour et lui firent un accueil qui semblait devoir réparer toutes les déceptions antérieures du doyen de Saint Patrick. Mais, au milieu de ces succès et de ces familiarités royales, Swift fut rappelé en Irlande par les tristes nouvelles de la santé de Stella. Elle approchait de sa fin et ne voulait pas mourir loin de lui; elle espérait mourir publiquement sa femme. Swift revint en Irlande au mois d'août 1726, et y fut reçu avec plus d'acclamations et d'honneurs que n'en eût obtenu le souverain. Au commencement du mois de novembre, *Gulliver* éclatait à Londres (1).

« Il y a environ dix jours, écrivait Gay à Swift, le 17 novembre 1726 fut publié ici un livre sur les voyages d'un certain Gulliver, qui depuis fait l'entretien de toute la ville; toute l'édition fut vendue en une semaine, et rien n'est plus divertissant que d'entendre les opinions différentes de tout le monde sur ce livre, que tout le monde cependant s'accorde à goûter au dernier point. On dit généralement que vous en êtes l'auteur, mais le libraire déclare qu'il ne sait pas de quelle main il l'a reçu. Du haut en bas de la société, tout le monde le lit, du cabinet des ministres jusqu'à la chambre de la nourrice. Vous voyez qu'on ne vous fait pas injure en vous l'attribuant. S'il est de vous, vous avez désobligé deux ou trois de vos meilleurs amis, en ne leur donnant pas le moindre soupçon. Peut-être que, pendant tout ce temps, je vous parle d'un livre que

(1) Travels into several remote nations of the world. by Lemuel Gulliver, first a surgeon and then a captain of several ships in four parts.

vous n'avez jamais vu, et qui n'a pas encore touché l'Irlande. S'il en est ainsi, je crois que ce que j'en ait dit suffit pour vous donner l'envie de le lire et que vous me prierez de vous l'envoyer. »

« .... Gulliver ira aussi loin que John Bunyan, » lui écrivait Arbuthnot. Pope félicitait Swift sans détour : « Je prédis, écrivait-il, que ce livre fera désormais l'admiration de tous les hommes. » Swift lui-même avait le sentiment de la grandeur de son œuvre, lorsqu'au mois d'août 1727, répondant à une lettre où l'abbé Desfontaines s'excusait d'avoir altéré Gulliver pour le rapprocher du goût de la France, il écrivait au timide traducteur : « Si les livres du sieur Gulliver ne sont calculés que pour les îles Britanniques, ce voyageur doit passer pour un très pitoyable écrivain. Les mêmes vices et les mêmes folies règnent partout, du moins dans tous les pays civilisés d'Europe ; et l'auteur qui n'écrit que pour une ville, une province, un royaume ou même un siècle, mérite si peu d'être traduit qu'il ne mérite pas d'être lu. Les partisans de ce Gulliver, qui ne laissent pas que d'être en fort grand nombre chez nous, soutiennent que son livre durera autant que notre langue, parce qu'il ne tire pas son mérite de certaines modes ou manières de penser et de dire, mais d'une suite d'observations sur les imperfections, les folies et les vices de l'homme. »

C'est à l'homme, en effet, qu'en veut Gulliver et à tout ce que l'on voit de plus excellent en lui-même et dans le monde où il domine. La politique, rabaissée, dans le voyage de Lilliput, aux débats d'une fourmilière, disparaît devant la calme sagesse des habitants de Brobdingnag et de ce roi philosophe qui, prenant dans sa main et caressant doucement le panégyriste éloquent des institutions et des mœurs de l'Angleterre, lui dit sans émotion que, d'après ses propres peintures, « la plupart de ses compatriotes sont la plus pernicieuse vermine à qui la nature ait jamais permis de ramper sur la surface de la terre. » Laputa est le théâtre décourageant et ridicule de

nos sciences, de nos inventions, de nos efforts pour rendre le séjour de la terre plus supportable et abaisse les plus nobles occupations de l'esprit humain. Mais l'île des Houyhnhums est l'abîme où l'humanité s'engloutit tout entière ; les arts, les lois, les mœurs, la religion, la raison même, tout succombe ; la beauté s'avilit, l'amour fait horreur, et, après cette universelle dégradation de tout ce qui peut occuper, charmer, élever l'homme sur la terre, on n'est plus surpris de voir le voyageur, qui est rejeté parmi le genre humain, au sortir d'une telle épreuve, se voiler la face et refuser de voir des hommes.

L'art profond de Swift pour prendre et soutenir un personnage apparaît ici consommé et arrivé à sa dernière perfection. L'astrologue Bickerstaff, qui, en 1708, prédisait comme « une bagatelle » (1) la mort de son rival Partridge, et soutenait, au point d'embarrasser le vivant lui-même, que sa prédiction s'était accomplie ; le valet-secrétaire de Prior, qui, en 1713, racontait avec tant de naturel le voyage de Prior en France et ses entretiens avec madame de Maintenon (2) ; le drapier, enfin, qui voulait échanger marchandises contre marchandises et qui n'eût pas voulu de Wood pour garçon de boutique : tous ces êtres imaginaires si vivants et si réels, le cèdent encore au parfait naturel et à la véracité ingénue de Gulliver. Le monde où il nous conduit est hors du nôtre, mais c'est un monde animé où nous nous sentons mou-

(1) My first prediction is a trifle, yet I will mention it to show how ignorant those sottish pretenders to astrology are in their own concerns ; it relates to Partridge the almanack-maker. I have consulted the star of his nativity by my own rules, and find how illin fallibly die upon the 29th of march next, about eleven at night of a raging fever ; therefore I advise him to consider of it and settle his affairs in time. (Predictions for the year 1708). — Et peu après il publia : The accomplishment of the first of Mr Bickerstaff's predictions, being an account of the death of Mr Partridge the almanack-maker, etc...

(2) A new journey to Paris, together with some secret transactions between the French kind and an English gentleman, by the sieur du Baudrier. translated from the French.

voir et respirer. C'est une autre vie que la nôtre c'est encore la vie. En un mot, la raison nous défend seule contre des récits auxquels l'imagination se rend sans efforts, et, selon le langage des philosophes, c'est *à priori* que nous refusons d'y croire.

Nos misères mêmes, qui sont le fonds de ce livre, y sont moins exagérées que séparées de tout ce qui, dans le monde, les atténue au point de les faire parfois oublier. Ce que Lucrèce appelle le *Postscenia vitæ*, voilà le théâtre où Swift nous conduit et nous enferme, et la vue prolongée de cette moitié de la réalité nous remplit d'horreur et de pitié sur nous-mêmes. C'est en ce sens qu'une de ces filles d'honneur, si maltraitées par Swift, se plaignant de cet avilissement de la femme et de l'amour, a pu dire « qu'il était impie de déprécier ainsi les œuvres » du Créateur. »

Swift revint en Angleterre en 1727. Toujours désireux de s'y établir et d'échanger son doyenné, il avait cependant rompu ouvertement avec Walpole, qui, traité froidement par le prince de Galles, semblait disgracié d'avance à l'avénement du nouveau souverain. Aussi lorsque la mort de George Ier (11 juin 1727) fut annoncée à Londres, les amis de Swift l'exhortèrent à y attendre les bienfaits du règne qui commençait. Il avait été question d'une union des whigs et des tories contre Walpole; le prince y semblait disposé, et c'est ce que Swift avait indiqué en donnant à l'héritier du trône de Lilliput un talon haut et un bas talon. Mais Walpole fut plus puissant sous George II que sous George Ier. Le roi d'Angleterre, sa femme, sa maîtresse, oublièrent parfaitement le bon accueil que Swift avait re[illegible] du prince de Galles, et ce fut la dernière déception [illegible]u doyen de Saint-Patrick. Il avait écrit à Pope en 1726 : « Aller en Angleterre serait une chose excellente, si elle n'était toujours accompagnée de cette vilaine circonstance qu'il faut retourner en Irlande. » Il retourna dans cette terre d'exil, en 1727, pour n'en plus sortir.

En 1728 Stella mourut. Les deux récits qui nous

sont laissés de sa mort sont tous deux aussi déchirants et aussi accablants l'un que l'autre pour la mémoire de Swift. Que, selon Sheridan, Swift, supplié par cette mourante de la déclarer publiquement sa femme, soit sorti sans rien dire et ne l'ait plus revue, que, selon madame Whiteaway, il ait fini par céder, et qu'elle ait répondu : « Il est trop tard, » Swift n'en reste pas moins chargé de la plus cruelle et de la plus inexplicable conduite.

Cette mort, le livrant tout à fait à lui-même, augmenta sa disposition à la folie et assombrit encore à ses yeux l'aspect des choses humaines. Deux années après, il écrivait ces petits poëmes de la *Toilette d'une Dame* (1), de *Cassinus et Peter*, de *Strephon et Chloé*, qui ne sont qu'un triste développement de ces vers de Lucrèce :

Et miseram tetris se suffit odoribus ipsa
Quam famulæ longe fugitant furtimque cachinnant.

Rien ne serait plus propre que cette tendance de Swift, dans les dernières de ses œuvres, à confirmer l'opinion d'une infirmité naturelle, qui aurait aigri son esprit et qui l'aurait attiré vers les images les plus capables d'émousser ses regrets et de l'en consoler.

Quelques éclairs traversaient encore cette intelligence, qui bientôt allait complétement s'obscurcir. La famille royale et Walpole furent impitoyablement raillés dans cette *Rapsodie sur la poésie* (2) qui eût été poursuivie si les jurisconsultes ne l'eussent jugée inattaquable. La verve de Swift s'épanche encore dans cette brillante satire, écrite sur sa propre mort (3) ; amer développement de cette maxime de la Rochefoucault : « Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas. » Il met en scène, avec une viva-

(1) The Lady's Dressing room.
(2) On poetry a Rhapsody.
(3) On the death of Dr. Swift.

cité admirable, ses amis, ses ennemis, les indifférents parlant sur sa mort, et jamais comédie n'eut plus de vraisemblance ni une plus sombre gaieté. Jusqu'au bout enfin, il s'indigna des atteintes portées par le Parlement d'Irlande aux intérêts de l'Eglise, et une série de pièces satiriques atteste son inutile ressentiment.

Vers 1736, il se sentit, avec désespoir, survivre à sa raison; il ne la recouvra plus qu'à de rares intervalles. Il se brouillait et se réconciliait sans cesse avec ceux qui l'entouraient, et perdait par degrés, avec le commerce du monde, les consolations qui se tirent de la mémoire et de la pensée. Cette longue agonie, dont ses meilleurs amis souhaitaient la fin, se prolongea jusqu'au 19 octobre 1745. Il consacrait, par son testament, toute sa fortune à la fondation d'un hôpital pour les aliénés et les idiots. Il fut enterré dans la cathédrale de Saint-Patrick, et sur une plaque de marbre noir fut gravée cette inscription, qu'il avait lui-même composée :

HIC DEPOSITUM EST CORPUS
JONATHAN SWIFT S. T. P.
HUJUS ECCLESIÆ CATHEDRALIS
DECANI
UBI SÆVA INDIGNATIO
ULTERIUS COR LACERARE NEQUIT;
ABI VIATOR
ET IMITARE SI POTERIS,
STRENUM PRO VIRILI LIBERTATIS VINDICEM
OBIIT ANNO (1745)
MENSIS (OCTOBRIS) DIE (19)
ÆTATIS ANNO (78)

Si l'homme ne vivait que pour lui-même, et s'il fallait juger toutes ses actions par le profit qu'il en

tire, le passage de Swift en ce monde ne serait qu'une rigueur inutile de la destinée, et ce serait à bon droit qu'il demandait compte au ciel de cette existence, qui avait commencé dans les dégoûts, langui dans les déceptions, et qui devait finir dans les tortures. Et nous ne connaissons qu'une partie de ses épreuves; nous comptons aisément ce que le neveu négligé de Godwin, ce que l'ami mal récompensé d'Oxford, ce que le courtisan trahi du prince de Galles, a enduré d'humiliations et nourri de ressentiments; mais nous ne saurons jamais ce qu'a souffert, par un juste retour, le meurtrier de Vanessa, l'indigne époux de Stella, ni quels fantômes l'ont hanté pendant dix années de folie.

C'est de plus haut qu'il faut juger de telles existences, puisqu'elles laissent des traces qui intéressent le genre humain. Ni la vie de Swift ni ses douleurs ne nous sont inutiles, car ce n'est que d'un tel homme et que d'une telle vie que *Gulliver* pouvait sortir.

Le monde et la vie humaine peuvent être envisagés de deux façons bien différentes, et il n'est guère d'homme qui ne les ait considérés tour à tour sous deux aspects. Prendre au sérieux le monde et les grandeurs du monde, la vie et les occupations de la vie, la science, la politique, les passions, les plaisirs; se plaire dans cette mêlée, désirer et craindre avec emportement, voilà un des penchants de l'âme humaine, une des habitudes de sa pensée, et le mouvement perpétuel du monde en découle. Mais les maux de la vie, le sentiment de sa brièveté, des échecs irréparables, parfois un penchant naturel de l'âme, donnent, pour nous, au monde et à la vie une tout autre figure. Nous n'en voyons plus que les misères, et, par une contemplation assidue de l'indignité de l'objet de nos poursuites, nous aspirons à nous en détacher. Qui ne sait alors que nous allons chercher du secours auprès de ceux qui ont éprouvé le même sentiment, et qui l'ont communiqué d'une façon durable au genre humain. Nous

nous mettons en quête de ces asiles qui dominent le monde et qui en délivrent ;

Edita doctrina sapientum templa serena.

Il en est de plusieurs sortes. Une vue complète de la nature, de ses lois, de son tranquille et immense empire, réduit à leur juste valeur les agitations du monde sans les avilir, par le seul rapprochement de leur mobile petitesse et de l'ensemble des choses. On s'élève vers un autre de ces asiles par la certitude d'une vie meilleure et infinie, qui réduit celle d'ici-bas à une courte épreuve, indigne de nous intéresser outre mesure, indigne surtout de nous plaire. « Et comment, dit l'*Imitation de Jésus-Christ*, peut-on aimer une vie remplie de tant d'amertumes, sujette à tant de calamités et de misères ?..... Mon âme, repose-toi toujours dans le Seigneur, par-dessus toutes choses et en toutes choses, parce qu'il est le repos éternel des saints (1). » Mais une âme ulcérée et incapable de ces pensées pacifiques cherche le détachement du monde dans cet autre asile où on le méprise pour lui-même, sans avoir besoin de contempler, pour l'avilir, quelque chose de plus grand ou de meilleur que lui. Ce mépris, plus complet, plus profond que les autres, puisqu'il enveloppe les idées mêmes qui servent de fondement aux autres, ce mépris amer et désespéré a aussi sa grandeur et son triste repos. C'est lui qui perce par intervalle dans *Candide*, et qui s'y déguise sous tant d'images légères ; il éclate librement dans *Gulliver* ; il y a toute sa force, parce qu'il part d'un cœur déchiré aussi bien que d'un esprit sceptique, parce que ce contempteur de l'humanité doit être compté parmi les plus malheureux des hommes.

PRÉVOST-PARADOL.

(1) *Imitation de Jésus Christ*, III, 20, 21.